



Congolaises réfugiées urbaines face à la COVID 19 à Kampala : Comprendre les problèmes des femmes célibataires.

Par Aimée Mapendo Marhegane Balemba

Photo Mapendo Aimée, Chercheuse au GEC SH

Congolaises réfugiées urbaines face à la COVID 19 à Kampala : Comprendre les problèmes des femmes célibataires

Par Aimée Mapendo Marhegane Balemba¹

Si quatre-vingt millions de personnes ont été contraintes de fuir leur pays à cause des violences, des inégalités socio-économiques ou le changement climatique (Khan 2020), l'Ouganda a accueilli un nombre important des réfugiés en Afrique². Sachant que plus de 80.000 réfugiés vivent en milieux urbains (bidonvilles), la majorité d'entre eux sont originaires de la RD Congo, Sud-Soudan et du Burundi (Norwegian Refugee Council/ 2019). Trois principales raisons justifieraient l'engouement vers l'Ouganda. Premièrement, en 2006, le pays a adopté une législation protégeant des réfugiés conformément aux instruments juridiques internationaux y relatifs.³ De manière particulière, ses lois garantissent aux réfugiés le droit de travail, de libre déplacement à l'intérieur du pays et de vivre dans la communauté plutôt que dans les zones d'installation (Dathine 2013). En plus, le pays garantit aux réfugiés l'accès à la terre, au système de santé et à l'éducation (Huon, 2019). Du coup, les réfugiés peuvent s'installer en ville et exercer des activités lucratives de survie. Deuxièmement, par rapport à ses voisins (le Rwanda et le Kenya), le coût de vie est relativement moins cher en Ouganda. Troisièmement enfin, une relative stabilité politique du pays en dépit de la montée progressive de l'opposition et du terrorisme en milieu urbain.

Notre préoccupation en présentant ce papier est d'expliquer ,après la compréhension de la situation des femmes célibataires face aux défis de contexte Covid-19, comment elles ont tenté de se relever par rapport à la politique de confinement et leur rôle de mère en tant que réfugiées. Si certaines conditions ont permis aux réfugiées congolaises en particulier (surtout les mères célibataires) de développer des mécanismes de survie, elles ont été impliquées dans des activités lucratives notamment la tenue de débits de boissons et restaurants, le métier de coiffure, le petit commerce⁴ et bien d'autres. Le profit tiré de ces activités permettaient, non seulement de payer le loyer et de survivre mensuellement , mais aussi de scolariser les enfants en attendant une réinstallation dans un troisième pays alors que l'Ouganda se présentait comme un « antichambre du paradis occidental » auquel aspirent les réfugiés congolais. Cependant, début mars 2020, « l'antichambre du paradis occidental » fut sérieusement affecté par le COVID 19. Dès la proclamation de la pandémie, l'Ouganda instaurait un *lock down* à l'instar des autres pays. Ce faisant, les mères célibataires, qui travaillaient très dur, ont vu leur situation économique se détériorer davantage. Le dispositif méthodologique a fait recours aux entretiens semi-structurés avec des femmes célibataires à Kampala, notamment au marché *Ggaba* et ses environs. Nous avons identifié d'abord les femmes réfugiées célibataires qui nous fournissaient les légumes avant le confinement, ces dernières nous orientaient vers leurs consœurs serveuses dans les bars et/ou des tenancières des restaurants, des travailleuses dans les salons de coiffure et bien d'autres. Outre les entretiens, nous avons aussi recouru aux données et rapport publiées par les organisations qui assistent réfugiés⁵. Le présente blog s'ouvre sur un aperçu de la politique de confinement en Uganda, ensuite il se focalise sur l'impact du confinement sur les mères célibataires réfugiées avant d'analyser les incidences sur leur quotidien. L'exposé se referme sur les conclusions et perspectives.

La politique Ougandaise du verrouillage et d'extrêmes mesures

En mars 2020, l'Ouganda signalait son premier cas COVID-19. Quelques jours après 33 cas furent confirmés et les responsables affirmaient que les chiffres allaient augmenter⁶. Ainsi, le pays verrouilla toutes les

¹ Chercheure au Groupe d'Etudes sur les Conflits et la Sécurité Humaine(GEC-SH)/CERUKU-ISP/BUKAVU.

² https://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/famine/ouganda-le-pari-ambitieux-de-l-accueil-et-l-integration-des-refugies_2723223.html

³ Les lois qui reflétaient les normes internationales de protection des réfugiés qui étaient établies dans ces instruments juridiques internationaux précédents. La loi reconnaît le droit des réfugiés

⁴ Principalement des légumes et autres produits importés de la RDC

⁵ tel que AAH (Action Contre la Faim), PAM (Programme Alimentaire Mondial) , Ggaba Community Church etc.

⁶ Voir BBC News/ Afrique, 31 mars 2020.

activités pendant deux semaines pour endiguer la propagation du coronavirus. Aussitôt que le président Yoweri Museveni avait annoncé une série de mesures strictes afin d'arrêter la propagation du Covid-19, des règles strictes interdisant les rassemblements publics, les écoles les transports public. Ainsi que le fonctionnement des marchés (sauf pour les commerçants de denrées alimentaires à proximité de leurs étalages). Pendant que l'on interdisait les véhicules privés, les malades nécessitant des soins médicaux d'urgence devaient avoir l'autorisation du district. La fermeture des frontières et les restrictions de mouvement, limitaient la capacité de transport des marchandises. De plus, les femmes enceintes en travail, devaient appeler un fonctionnaire, à moins qu'elles accèdent à un véhicule du gouvernement souvent difficile à trouver. Malheureusement, «Rester chez soi» n'était pas une option sécuritaire pour tous. Obligés de fermer ou réduire leurs effectifs en raison des restrictions imposées par le COVID-19, certaines réfugiées urbaines étaient menacées de perdre leur emploi. Les activités génératrices de revenus furent perturbées par des restrictions : le confinement, la quarantaine, les couvre-feux nocturnes, et d'autres mesures préventives. A cause de « *restez chez vous, restez en sécurité* », les moyens de subsistance de nombreuses familles réfugiées à Kampala ont été affectés de sorte que répondre à leurs besoins les plus élémentaires semblait problématique. Les plus touchées par le confinement parmi les réfugiés congolais furent les familles monoparentales (les mères célibataires). Un autre obstacle qui a paralysé les mères célibataires c'est cette approche d'enseignements en ligne comme elles les souligne dans ces phrases ci-après : « *Suite aux mesures préventives qui ont causé la fermeture des écoles de la région, le gouvernement a tenté de combler ce manque en proposant des cours par le biais d'internet, de la télévision ou des stations de radio, nos familles ne disposent pas d'équipements nécessaires et les moyens de s'offrir des forfaits de données internet* »⁷.

Les mères célibataire face à la Covid-19: Expériences vécues et Impacts sur les activités quotidiennes.

«Les mères célibataires réfugiées congolaises»(single mothers) sont celles qui ont fui la RDC avec très souvent leurs enfants pour échapper ceux exactions et persécutions dues aux conflits dont elles ont été victimes. Leur présence en terre ougandaise est motivée par l'instinct humain de la quête de sécurité et de protection. Si certaines parmi elles sont des veuves à cause de guerres et conflits; d'autres sont des femmes violées ou filles-mères (victimes des divers viols) et d'autres auraient été rejetée autant par leurs maris que leurs sociétés ou d'autres ont vu leurs maris être enlevés et/ou kidnappés. Dès lors, ils n'ont plus fait signe de leur existence moins encore leurs positions actuelles. Si 85% de 1.4 million de réfugiés vivant en Ouganda sont des femmes et des enfants, les femmes vivants-seules avec leurs enfants ont été les plus touchées par la crise économique pendant la pandémie. Dans les zones urbaines, les réfugiées mères célibataires avait du mal à satisfaire leurs besoins les plus élémentaire (UNHCR,2021).

Le confinement dû au COVID-19 a mis l'économie de la région à genoux, laissant de nombreux chômeurs incapables de se débrouiller seuls. Alors que les communautés vulnérables (enfants et femmes célibataires réfugiés) ont été les plus touchées, leurs problèmes furent aggravés par les difficultés d'accès à la nourriture et au logement. Par exemple, un rapport d'enquête du Programme Alimentaire Mondiale (PAM) indique qu'environ la moitié d'une population échantillonnée de 212 réfugiés à Kampala avait perdu plus de 75 pour cent des revenus. Sachant que la proportion de ménages sans revenu soit passé de 31 pour cent avant la pandémie à 72 pour cent au moment de l'enquête (Urban Refugees-Refworld, 13 Février 2019), dans les cités de la ville, les femmes et les filles réfugiés ont été les plus affectés par les effets de la Covid-19. Néanmoins, la majorité d'entre les femmes et filles réfugiées œuvrent dans le secteur informel, sont considérées comme personnes à faibles revenus et avec un emploi précaire. Si beaucoup d'entre elles étaient journaliers avec un salaire fixe, d'autres qui travaillaient dans le secteur informel ont perdu leurs emplois à la suite de la politique de réduction des effectifs. Des femmes vendeuses des pagnes ont vu leurs clients disparaître comme le souligne ce témoignage :« *Les affaires allaient bien en ce début d'année* »⁸. Par ailleurs, Marie est passée de 25\$US par semaine à aucun revenu depuis le confinement. De 40 ans révolue et mère de

⁷ Entretien avec Jeniffer Vumilia le 02 juin 2020 à Katwe

⁸ Entretien avec Marie M'Bishari, Kampala

trois enfants, elle survit grâce à l'assistant de l'Église communautaire Ggaba⁹ : « *A l'heure actuelle, mon plus grand souci, c'est la faim et le loyer (...). Si nous sortons nous risquons de contracter la maladie; si nous restons à la maison, la faim nous tuera... C'est pire qu'une guerre* ». Il est courant pour les femmes réfugiées de roder¹⁰ des bijoux et les pagnes « bitenge¹¹ » dans les rues à Kampala. D'autres sont des vendeuses des feuilles de manioc « sombe » et d'autres sortes de légumes comme les *matembele* (feuilles de patate douce), les *bishousha* (feuilles de courge) ; et d'autres encore sont domestiques¹² alors que d'autres font le travail du sexe (la prostitution occasionnelle ou régulière) : une pratique courante dans la ville. C'est ainsi que Jennifer Vumilia affirme : « *je suis une « mutembeyi »¹³, je rode les bijoux, avant la pandémie je vendais 3\$US ou moins par jour, mais avec les mesures barrières, personne ne se soucie d'acheter mes biens, ils ont d'autres priorités et de mon côté, je ne parviens plus à marcher pour faire écouler mes articles à cause des mesures barrières. Ma plus grande peur est de voir mes enfants mourir de faim* ». Une veuve qui a perdu son mari a eu des difficultés d'accéder dans les zones pour s'approvisionner après avoir dépensé toutes ses économies : « *je vends des légumes (sombe, matembele, lengalenga et autres légumes), l'huile de palme, les épices et ingrédients au Beach Ggaba (petit marché au bord du lac victoria), j'ai du mal à accéder aux marchandises dans des villages d'à côté car il n'y a pas les moyens de transport. J'ai déjà dépensé tous mes revenus à force d'essayer de subvenir aux besoins domestiques me laissant les mains vides* »¹⁴. Pour nourrir leurs enfants des certaines mamans étaient contraintes de visiter le grand marché en ville tard le soir à la recherche les fruits, légumes abimés que les vendeurs ont jeté dans les ordures. « *Parfois, je ne vendais rien toute la journée et pourtant je ne pouvais pas rentrer à la maison le soir les mains vides ; alors je ramassais les légumes et fruits pourris jetés par les vendeurs au marché. Mais lorsque la pandémie a commencé tout est devenu impossible* ». Béatrice Mimi une mère célibataire ou fille-mère de 25ans, maman d'une fillette de 3ans, cuisinait avant la pandémie au restaurant Matonge/Kansanga ; elle ne peut plus continuer de travailler à cause du confinement c'est pourquoi elle était contrainte à la prostitution : « *les défis sont apparus avec le confinement, la façon dont les choses avancent, ça va être une année très dure et très difficile si les choses ne changent pas positivement (...) je suis obligée de me prostituer pour gagner quelque chose à mettre sous la dent moi et ma fille. En Juin j'ai été obligé de quitter ma petite maisonnette car je n'avais plus le moyen de me payer le loyer. Je me suis réfugiée chez mon pote et ça n'a pas été facile, alors elle m'a obligé de commencer à contribuer à la nourriture quotidienne, je n'avais pas le choix... imagines-toi ce qui suit ma sœur* ». Par ailleurs, leurs enfants ont été particulièrement touchés par les mesures de prévention liées au Covid-19, les écoles de la région ayant dû fermer, beaucoup d'entre eux se sont retrouvés dans les rues.

Les incidences sur la vie quotidienne des femmes célibataires réfugiés congolaises

Trois grandes incidences sont développés dans ce point : si en premier nous tentons de montrer le changement de mode de vie à cause de la fermeture des bars, deuxièmement nous exposons les expulsions des réfugiés dans leurs maison avec comme effet la perte de logement, et en dernier lieux nous présentons les effets du Covid-19 sur les violences basées sur les genres.

Premièrement, les jeunes femmes célibataires communément appelées «filles-mères »¹⁵, travailleuses-serveuses dans les bars et restaurants vivent souvent au « taux du jour »¹⁶. Si certaines d'entre elles combinaient le travail de serveuse dans le bar et sexe, nombreuses sont celles qui proviennent de camps¹⁷ de

⁹ Ggaba Community Church

¹⁰ Vente à la sauvette

¹¹ Pagne confectionné dans des tissus aux couleurs vives, et la décoration inclut parfois une phrase écrite en lettres majuscules

¹² Les lessiveuses passant de portes en portes à la recherche du job,

¹³ Entretien avec une marchande ambulante

¹⁴ Entretien avec Sakina Jeanine, Kampala

¹⁵ Une appellation courante attribuée aux filles ayant été rendues grosses au bas âge et qui restent sans mariage mais vivants seules avec leurs enfants.

¹⁶ Vivre au taux du jours : c'est-à-dire elles vivent du jour au jour, pas seulement en fonction de leurs salaires mais en fonction des pourboires que leur donnent leurs clients

¹⁷ Camps de Nakivale, d'Hoima, de Chaka, de Bidibidi,...

réinstallation périphérique de Kampala à la recherche des jobs. Ces filles-mères ont vécu un enfer pendant le confinement car elles furent obligées de changer d'activité. La fermeture des bars ainsi que l'interdiction du transport en commun les ont contraintes à rester à Kampala. Ainsi, elles se sont arrangées avec aussi bien leurs patrons que des responsables de dépôts (stores) pour transformer les antichambres des bars en des « maisons de tolérance ». Tout pouvait arriver alors dès lors qu'elles ont été disponibles pour se prostituer.

Deuxièmement, les deux domaines de vulnérabilité reconnus aux mères célibataires réfugiées Congolaises en milieu urbain en Ouganda sont essentiellement les problèmes de logement et de substance. Si elles n'étaient pas à mesure de payer les loyers, la plupart éprouvaient des difficultés à nouer les deux bouts de la semaine. Le gouvernement Ougandais avait instruit les bailleurs d'être généreux et tolérants envers les locataires pendant cette période de confinement malgré que ces derniers ont des attentes pour leurs paiements. Des nombreux cas de demande d'aide pour paiement de logements ont été fait aux HCR: « *De nombreux réfugiés contactent le HCR pour nous informer du fait qu'ils ont désespérément besoin d'aide pour payer leur loyer et qu'ils risquent d'être expulsés par leurs bailleurs* »¹⁸. Sachant que les bailleurs discriminaient ces femmes par manque de revenus stables, comme le dénonce ici Henri Balagizi : « *Tout le monde s'inquiète pour l'avenir. A l'heure actuelle, les propriétaires ne demandent pas leurs loyers, mais nous nous inquiétons de la suite après le confinement. Qu'est ce qui se passera ?* » , dans certains endroits, les organisations non gouvernementales¹⁹ avaient mobilisé temporairement des ressources, de la nourriture y compris une allocation de loyer, soins médicaux et projet de microfinances dans la prise en charge des réfugiés pendant la pandémie. Bien que le gouvernement distribuait de la nourriture à travers un programme de soutien aux ménages à faible revenu, le besoin s'accroissaient pour les réfugiés, particulièrement pour les femmes vivant seules.

Troisièmement, le confinement a été à la base de l'augmentation de cas de violence basée sur le genre à Kampala par suite d'application des mesures restrictives de mouvement dans le but de limiter propagation du virus. Si la perturbation des activités génératrices de revenus y compris la fermeture du marché, de bars, restaurants et écoles avait exposé les femmes et les filles à l'exploitation sexuelle jusqu'aux grossesses non désirables ou au viol pour certaines, les mères célibataires réfugiées urbaines furent confrontées à leur tour aux violences basée sur le genre (VBG). Alors que leurs familles, femmes mariées, voisins ainsi que les bailleurs ont été cités comme auteurs, de nombreuses familles colocataires les rendaient vulnérables aux abus physico-sexuels. Outre l'oppression centrée sur la nationalité, l'origine ethnique, la langue, la classe sociale et le sexe, les perceptions erronées envers elles auraient contribué à leur discrimination. Le statut des mères célibataires les exposait aux innombrables abus. Dans ces conditions, les hommes les considéraient comme libres et prêtes à la prostitution si bien que les femmes mariées avaient peur d'elles, les percevant comme des briseuses des foyers et « voleuses des maris ». Ces dernières faisaient face à des nombreux obstacles. L'exploitation, la discrimination et diverses formes de VBG sont courantes à la fois dans la recherche d'un travail temporaire. Au delà des femmes vivant seules, de nombreux réfugiés ont déclaré que chaque fois qu'ils postulent pour un emploi, on leur répond qu'ils n'est pas ouvert aux étrangers. Par ailleurs, ils sont également confrontés aux barrières linguistiques, difficultés accès aux crédits bancaires par manque des documents juridiques ainsi que l'accès à l'emploi dans le secteur formel.

Au-delà de la Covid-19 : Repenser les réponses et interventions auprès des réfugiées en Ouganda

En conclusion, la propagation du coronavirus n'a pas eu que des conséquences sanitaires mais aussi des impacts sur les activités économiques et principalement dans la consommation des ménages. Les réfugiés urbains, luttant pour leurs survie ainsi que des journaliers ont été les plus affectés autant que les femmes vivant seules. La sécurité alimentaire devait être une priorité si bien que l'accès à une alimentation de qualité

et en quantité suffisante pour satisfaire leurs besoins fondamentaux des femmes célibataires est une des nécessités. Dans certains cas, ces femmes recourent à la mendicité, à la prostitution, aux mariages précoces ou forcés comme mécanisme de résilience pour subvenir aux besoins primaires. Avec tous les dispositifs d'assouplissement des mesures barrières le gouvernement Ougandais aussi bien que les ONG nationales et internationales devraient se rapprocher davantage des mère-célibataires en leur octroyant des fonds spéciaux pour assurer leurs survie. La politique de confinement plongerait dans le désespoir de survie la majeure partie de femmes réfugiées congolaises qui sont exposées aux risques vagabondage sexuelle et mariages précoces etc., une interpellation pour la Banque Mondiale afin d'appuyer les réfugiées et spécifiquement dans la région de Grands Lacs. Si les acteurs humanitaires doivent cartographier des options viables, adopter une approche ciblée pour les réfugiés urbains est un nécessité. Non seulement l'on doit être à mesure de garantir l'alimentation satisfaisante, mais aussi il faut penser aux aspects physiologiques et socioculturels des femmes célibataires réfugiées de Kampala. C'est pourquoi, ce papier se veut plus un plaidoyer pour le changement des conditions des femmes célibataires réfugiées en Ouganda, appeler au renforcement de la sécurité alimentaire (accès à la terre et formation, outils de semences) mais aussi que le HCR et le PAM appuient les réfugiés urbains avec un fonds espaces (argents) pour assurer leur logement en attendant la reprise des activités dans leurs zones.